Dans une industrie cinématographique coréenne qui vise à se structurer sur les modèles occidentaux, en particulier américain, le parcours de Yang Ik-june fait figure d'exception. Le cinéaste est un autodidacte et son premier long métrage, Breathless, presque intégralement autoproduit, démarche sauvage par rapport au système. Son désir de puiser au fond de la réalité et sans compromis, le besoin d'exprimer sa rage issue en grande partie de traumatismes familiaux, qu'il partage avec des cinéastes comme Park Chan-wook (mais, chez l'auteur de Old Boy, filtrée par le dispositif de mise en scène), lui donnent une place à part parmi les cinéastes coréens contemporains (la moitié d'une génération, puisque dix ans après ceux qui ont incarné la renaissance). Sa place est d'autant plus singulière qu'il est à la fois le scénariste, le réalisateur, le producteur et surtout l'acteur (en premier plan et quasiment en permanence) d'un film qui dérange en même temps qu'il reflète la société coréenne.

BreathlessDégueulasse mais humain

Fabien Baumann

Entendons-nous. Certes, Ddong pari, le titre coréen original de Breathless, ne signifie pas « à bout de souffle », mais « mouche à merde ». Certes, Yang Ik-june, son réalisateur, scénariste, monteur, coproducteur et interprète principal, prétend, jeune artiste coquet, ne jamais avoir vu un quelconque film de Jean-Luc Godard qui porterait le même titre que le sien. Pourtant, Breathless évoque bien, et de plus d'une façon, À bout de souffle. C'est d'abord un premier film, radical, rageur, tourné dans la rue et quelques appartements, fort de l'insouciance de ses conditions de production et de l'inconscience décomplexée de sa mise en scène. C'est ensuite l'histoire d'un sale petit voyou cabochard à bout de course, de sa rencontre avec une jeune fille étrangère à son monde qui va précipiter sa chute, d'une trahison et d'une mort sur le pavé, en plein jour et dans l'indifférence. Dégueulasse ? À la fameuse épitaphe que prononce Michel Poicard à son propre endroit, Sang-hoon, le marlou de Breathless, prend soin d'apposer un complément de son cru, au pire de la nuit de son existence : « C'est quoi, cette vie de merde ? Je suis quoi, moi? » Comme bras d'honneur initial, les premiers plans de Breathless valent d'ailleurs bien le « Si vous n'aimez pas la mer, si vous n'aimez pas la montagne, si vous n'aimez pas la ville, allez vous faire foutre! » de Bebel. Un mec cogne une fille à terre, la nuit, dans une rue. Un autre homme surgit dans le champ branlant de la caméra, jette le premier au sol. Mais l'inattendu justicier baffe à son tour la fille dépenaillée, l'insulte, lui crache dessus. Il ne vous plaît pas, ce moustachu teigneux tout droit sorti d'un Takeshi Kitano? Yang Ik-june va pourtant en faire son héros. Cette ordure, nous allons même pleurer pour elle. À la fascination du jeune Godard pour une forme anarchisante de je-m'en-foutisme et de rébellion, au désespoir d'un Kitano n'opposant à la dégueulasserie du monde que le geste destructeur et suicidaire de yakuzas sadisant quelques filles et sous-fifres, Breathless, au terme de ses deux heures d'ignominies plein cadre, répond par un embrassement généreux de la misère humaine.

Ce tour de force opère d'autant mieux que l'orée du film n'en laisse rien présager. Sang-hoon travaille comme homme de main pour le petit mafieux d'un mauvais quartier de Séoul. Son mode d'expression : le silence buté, un mollard de temps en temps, l'insulte systématique, même pour ses collègues, l'ami qui l'emploie, son neveu de six ans, ou la pas très jolie lycéenne qu'il croise dans une ruelle et à qui il en allonge une bonne parce qu'elle a osé protester contre un crachat intempestif. Son job quotidien : mater une manif étudiante avec des gros bras ici, encaisser les intérêts d'un prêt usurier là, à grands coups de

poing dans la gueule, les côtes, le foie et tout ce que rencontrent ses bras et ses pieds. Ces scènes d'ultra-violence, Yang, hélas pour nous, ne les magnifie aucunement. Pas de gracieux coup de pied retourné aux gencives, pas de savante dramaturgie des combats, avec lutte serrée et victoire *in extremis*. Dans le foutoir de quelques bicoques de pauvres, devant des épouses qui hurlent et des chiards en pleurs, Sang-hoon massacre les débiteurs dont le nom figure sur la liste fournie par son patron. Et c'est tout. Or, dans cette pluie de coups et d'images, voici qu'une autre scène s'enchâsse, sans explication préalable : une tragédie familiale dont Sang-hoon, enfant, fut le témoin et la victime. Ce décrochage narratif, d'autres le compléteront, souvent aussi abrupts, résurgences fugitives d'épisodes passés des vies de



ang Ik-june et Kim Kkobbi

ACTUALITÉ | Yang Ik-june Yang Ik-june | ACTUALITÉ



Yang Ik-june

Sang-hoon et de la lycéenne Yeon-hee. Justification behavioriste simpliste, pardon social trop facile ? Non pas. Il s'agit plutôt pour Yang Ik-june, comme dans sa scène d'ouverture dont on ne saura jamais ni les tenants ni les aboutissants, d'œuvrer par accumulation, par écœurement. Tout geste violent en suit et en précède un autre, dans une répétition à l'infini, vidée de tout sens psychologique, de toute portée politique, de toute moralité ou immoralité.

Breathless s'organise ainsi autour de figures toujours répétées, accumulées, imbriquées. Le débiteur prétend ne pas pouvoir payer, avant, saoulé de coups, de sortir ses billets. Indifférent et féroce, Sang-hoon démontre à un apprenti effaré comment extorquer la thune. Quelques mandales plus tard, le rançonneur en herbe sert de mentor à un autre voyou, lui aussi d'abord tétanisé... Sang-hoon et Yeon-hee, malgré leurs différences de sexe, d'âge et d'apparence, puisqu'elle porte un uniforme de lycéenne qui la fait prendre à tort pour une petite bourgeoise, suivent des trajectoires parallèles et entremêlées : le gang de l'un a jadis rasé le boui-boui de la mère de l'autre, et c'est cette même bande, dirigée par d'autres, qui intégrera le frère de la jeune fille. Toutes les familles fracassées ne répètent qu'un même schéma : père qui frappe l'épouse, enfant qui observe, cherche à protéger son petit frère ou sa petite sœur, sang qui coule. Sang-hoon traînera sur son dos jusqu'à l'hôpital son père qu'il hait, comme il avait conduit sa sœur poignardée par ce même homme. À tous les rapports sociaux et familiaux, un autre ordre se substitue : celui de la violence, qui balaie tout, qui pervertit tout. Yang Ik-june filme les enfants comme des adultes, et les parents comme des enfants, ventres à remplir de nourriture, inutiles vautrés devant la télé, tas de chair juste bons à se pelotonner à leur tour quand on les frappe. Mais Yang filme aussi les frères et les sœurs comme des amants qui se jalousent et s'épient, et les amoureux comme des frères et sœurs chamailleurs qui n'ont pas même l'idée de l'amour pour le plaisir sûr d'aller mal ensemble. À l'inverse, une amitié sincère et indéfectible unit le patron mafieux et son associé tapageur. À l'inverse encore, après l'habituel pugilat, racketteurs et racketté petit-déjeunent ensemble, partageant un même paquet de corn-flakes...



Kim Kkobb

La caméra sanglante de Yang Ik-june ne se contente pas de décrire la Corée comme un monde laminé, détruit, ravagé, où le coup de latte et l'injure sont la seule valeur qui unisse les concitoyens, la seule culture qu'ils se transmettent. C'est une profession de foi esthétique que le cinéaste brandit : la violence n'est pas dénoncée comme dérangement des rapports humains, mais affirmée comme la seule vérité du monde à graver sur la pellicule. Cette violence radicale de la vie, nos tièdes vaudevilles sur les couples qui se défont, nos comédies pittoresques sur les aléas du travail de bureau, nos drames sentimentaux sur nos mamans et nos papas qui ont été bien méchants avec nous, tous ne font que l'enrober, que l'enjoliver. Chez Yang, pas de cela. On se hait et se cogne en plein jour, joyeusement, fraternellement, ignoblement, et merci pour les corn-flakes! Renoncer à cette lucidité, c'est se mettre en danger. C'est parce qu'il est à bout de souffle, parce qu'il n'en peut plus des coups qui arrachent la peau aux jointures de ses poings, que Sang-hoon s'effondre. « Entre le chagrin et le néant », Godard et Michel Poicard prenaient le néant. Yang Ik-june et Sang-hoon, eux, choisissent le chagrin. Dans le Paris opulent, mondain, insouciant de 1959, quelques grimaces avant de mourir disaient la futilité de la vie. Dans le Séoul abject de 2008, un voyou en pleurs pose sa joue sur les genoux d'une lycéenne en larmes et sanglote. Il y a dans ces deux scènes, paradoxalement, une même forfanterie bravache.

Breathless (Ddong pari)

Corée du Sud (2008). 2 h 10. Réal. et scén. : Yang Ik-june. Image : Yun Jehong-ho. Déc. : Hon Zi. Son : Jang Hyun-cheol. Mont. : Yang Ik-june, Lee Yuen-jung. Mus. : The Invisible Fish. Prod. : Jang Sun-ji, Yang Ik-June. Cie de prod. : Mole Film. Dist. fr. : Tadrart Films.

Int.: Yang Ik-june (Sang-hoon), Kim Kkobbi (Yeon-hee), Lee Hwan (Young-jae), Park Jung-soon (Seung-cheol), Lee Seung-yeon (Hyun-seo), Kim Hee-su (Hyung-in), Choi Young-min (Hyeong-seok).

Entretien avec Yang Ik-June

J'ai jailli comme ça*

Adrien Gombeaud et Hubert Niogret

Adrien Gombeaud et Hubert Niogret : Quel a été votre parcours avant Breathless ? Yang Ik-june: Je suis né en 1975 à Séoul, ce qui fait 35 ans selon l'âge coréen1. Ma famille, originaire de la région de Kangwon, a déménagé à Séoul où mon père a tenu un magasin de vêtements, puis de meubles. Pour réussir à Séoul, il avait dû vendre les terres de son grand-père afin de financer son entreprise. À l'école primaire, comme je n'avais pas de bonnes notes, j'étais obligé de rester après les classes pour rattraper les autres. En deuxième année de collège, j'ai commencé à boire, à fumer et à sortir en boîte avec les copains. On se shootait avec des bombonnes de gaz; bref, on était des collégiens. Bien sûr, tous nos camarades ne faisaient pas ça. Mais pour mes amis, dont la majorité avait des problèmes familiaux, cela représentait une porte de sortie, un moyen d'échapper à cette réalité. Je n'étudiais pas du tout, ni au collège ni au lycée. J'ai fait le lycée professionnel pour commencer à travailler tout de suite après, car, au contraire de la majorité des Coréens, je ne voulais pas aller à l'université. Mais mes parents m'ont forcé à continuer.

Comment voyiez-vous votre avenir à l'époque?

En ce temps-là, j'adorais danser. Certains de mes amis DJ avec qui j'ai gardé contact sortaient déjà des disques au collège. Comme tout le monde, j'enviais ces musiciens et chanteurs. C'est pour leur ressembler que j'ai choisi de devenir comédien. En fait, j'avais juste le vague désir de devenir une célébrité. J'ai surtout

grandi devant la télé, comme tous ceux de ma génération, et donc je voulais être comédien pour passer à la télé. C'était plus de la curiosité qu'une envie sérieuse de jouer. Je suis d'ailleurs le premier étonné de constater que cette simple curiosité n'a cessé de me posséder depuis vingt ans.

Comment gagniez-vous alors votre vie ?

J'ai été livreur de réfrigérateurs et de meubles pour une grande surface. J'ai aussi vendu des jouets au porte-à-porte et fait des travaux de force sur les chantiers. Après mon service militaire, ma famille m'a convaincu de reprendre mes études. À l'armée, mon supérieur m'a aidé à me remettre à niveau en me donnant des cours, une ou deux heures par jour. J'ai décidé de passer un examen destiné aux non bacheliers, mais il ne m'a pas permis d'intégrer la section théâtre et cinéma de l'université à Séoul. J'ai donc été à l'université en province, jusqu'à ce que je tombe dans la revue *Cine21* sur une offre de stage de six mois dans une académie de théâtre. J'ai été pris, mais, au lieu de suivre les enseignements, j'ai préféré passer mes soirées à boire avec mes camarades. J'ai surtout appris en discutant et échangeant avec



Yang Ik-june à Paris, novembre 2009. Photo Nicolas Guérin/Positif

24

^{*} Propos recueillis à Fribourg (Suisse) le 19 mars 2008, et traduits du coréen. Merci à Shin Hwa-Yeon d'avoir été notre interprète.

^{1.} Selon le mode de calcul coréen, l'enfant a un an le jour de sa naissance (NDLR).

Yang Ik-june | **ACTUALITÉ** ACTUALITÉ | Yang Ik-june

cette cinquantaine de jeunes comédiens. À partir de là, j'ai commencé à analyser, à comprendre ce que sont les sentiments et les émotions. C'est à cette époque que j'ai senti qu'il y avait quelque chose en moi à évacuer. La rage. Comme acteur, je cherchais des textes me permettant d'évacuer cette rage, mais un acteur ne peut pas vraiment choisir le matériau et le sujet de l'histoire sur laquelle il travaille. En tant que comédien, je n'arriverais pas à évacuer tout ce que j'avais en moi. Mon premier court métrage m'a offert une occasion de faire ressortir toutes ces émotions, mais je n'ai jamais trouvé une telle catharsis dans aucun film où j'étais acteur. Ce premier court métrage, Always Behind You, raconte une confession, celle que je n'ai jamais pu faire depuis trente ans. Breathless exprime cette rage que j'ai en moi depuis l'enfance.

Pourquoi avez-vous choisi de vous exprimer par le cinéma ?

Parce que, pour moi, le cinéma est le seul moyen d'expression. Je ne suis pas romancier ou musicien, mais acteur ; et je n'ai jamais joué au théâtre car les répétitions ne me conviennent pas du tout. C'est pour cela que dans mes films il n'y a aucune répétition. Si je faisais répéter mes acteurs avant le tournage, je perdrais l'énergie essentielle, ce « moment » que la caméra doit capter. Je choisis un acteur ou une actrice en qui je peux avoir confiance, car, une fois que le scénario est établi, je veux que mon influence sur eux soit minimale. Par exemple sur Breathless, à partir du moment où j'ai choisi Kim Khobbi pour interpréter Yeon-hee, le personnage disparaît et devient Kim Khobbi. Je veux voler à mes acteurs des gestes, des sentiments personnels, pour qu'ils imprègnent le film de leurs propres traces émotionnelles.

Quels sont les films que vous avez vus et qui vous ont influencé?

À l'époque où j'étais acteur, un moment décisif a été la découverte de Failan [réalisé par Song Hae-sung, 2001, NDLR]; il y a pour moi un avant et un après Failan. Avant, c'était le cinéma hollywoodien. Au début, j'ai trouvé Failan ennuyeux, mais je l'ai revu un an plus tard et, à partir de ce moment, j'y ai vu un style, un sens. J'ai commencé à regarder un autre cinéma, et Hollywood était effacé. Je ne sais pas si c'est le film ou la performance du comédien Choi Min-sik qui m'ont marqué. Disons que c'était plutôt une période de ma vie où ce film était nécessaire pour moi. Cependant, au lieu de regarder plusieurs films pour trouver une source d'inspiration, je me suis concentré sur des réflexions et des sentiments personnels. Intentionnellement, tous les deux ou trois mois, quand je m'ennuie, je commence à boire énormément, jusqu'à l'excès. Je pars dans toutes sortes de délires. Mon

imagination travaille beaucoup et je ne me contrôle plus, je deviens agressif. Le lendemain, bien sûr je suis honteux de cela, et je souffre souvent de dépression. Mais, au bout de trois jours, cela me permet d'avoir l'esprit éveillé. Cette expérience liée à l'alcool est vraiment cruciale dans mon travail. Je ne peux donc pas vous dire que je suis influencé par les autres films ou par certains spectacles. J'ai un parcours très différent de celui des autres acteurs et réalisateurs. Ma démarche est plutôt personnelle, même si j'ai l'air d'être un peu fou. En fait, les problèmes familiaux depuis mon enfance ne sont pas réglés. l'ai aussi écrit dans mon journal intime des histoires cruelles et effrayantes qui portent sur des problèmes familiaux. Et Breathless est avant tout un projet destiné à m'apaiser, à me consoler. Ensuite, j'ai été très surpris de constater que tant de personnes partagent ces mêmes émotions, alors que ce film était d'abord fait pour moi. J'ai compris que je n'étais pas seul contre tous, et que ce film fournirait une occasion pour les Coréens de parler un peu plus des problèmes familiaux.

Votre film est donc une sorte de thérapie?

Ce serait plutôt une étape. La première étape a été celle du scénario. La prochaine dépendra des spectateurs. Le film est parti d'un problème personnel, mais, à partir du moment où il sort de moi, il n'est plus réduit à une réalité personnelle, il reflète toute la société coréenne. Je me demande maintenant si les Européens pourront vraiment comprendre la violence au sein de la famille coréenne. Après une projection du film en Corée, je vendais mes DVD à la sortie de la salle et certains spectateurs me lançaient des regards bizarres. Beaucoup d'entre eux étaient choqués, et pour certains, c'était une sorte de thérapie. On m'a même dit que l'un d'entre eux, pendant la scène où le héros passe son père à tabac, a opéré un transfert de son histoire personnelle, une sorte de catharsis.

Le cinéma coréen a souvent abordé la violence au travers de celle faite aux femmes. Le viol était un motif du cinéma coréen des années 1980-1990. Or, dans votre film, la violence est omniprésente, mais la sexualité est totalement évacuée.



Il y a une honte, une peur de révéler un secret

La violence liée à la sexualité ne m'est pas venue à l'esprit. Ce doit être un effet de génération, dix ans me séparent de la génération de Jang Sun-woo et des cinéastes des années 80. Notre souci, c'est moins les rapports homme/femme que le rapport entre le père et le fils. Tous mes amis se sont opposés physiquement, une fois au moins, avec leur père. On ne peut pas vraiment parler de bagarre, mais on s'empoigne par les vêtements, on crie « Ça suffit », des choses comme ça... Il y a des cas encore plus extrêmes, des parricides. Le père est assimilé aux origines de la violence, mais les pères coréens sont aussi des victimes. Ils ont souvent souffert de cette trop grande responsabilité du rôle de chef de la famille qu'ils ne pouvaient pas assumer.

Le film reflète par là l'histoire de la Corée, un pays marqué par sa société patriarcale et par la dictature. Le comportement du père sur son fils ne reproduit-il pas la répression qu'a subie sa génération?

socialement impuissants deviennent eux-mêmes des bourreaux dans leur propre famille. C'est un cercle vicieux. Évidemment, on ne peut pas généraliser à tout le monde, il y a des familles équilibrées qui n'ont pas connu ce genre de problèmes ; mais, pour moi, c'est une minorité. En fait, Breathless est inspiré de plusieurs histoires de gens que j'ai connus. Par exemple, la raison pour laquelle j'ai quitté le foyer familial, c'est parce qu'un ami menaçait de se suicider si je ne restais pas auprès de lui pour l'aider à rester en vie. J'ai commencé à vivre en colocation avec lui. Sa mère l'avait abandonné quand il était petit. Lorsqu'il est entré au collège, son père est parti à son tour rechercher sa femme. Des années plus tard, mon ami a reçu un appel de la police. Son père était à l'hôpital suite à un accident de voiture. Il avait une grande cicatrice à l'abdomen, ses cheveux avaient poussé. Mon ami l'a à peine reconnu. C'est ce type d'histoires

vraies dont je tire mon inspiration, des

Dans une société dictatoriale, les pères

histoires que mes amis avec lesquels je buvais me racontaient, et qui tournaient toujours autour de la famille.

Un autre personnage fait office de père : le chef des gangsters qui devient à la fin le père de l'enfant et le mari de la sœur. C'est un double personnage, qui est popote et cuisinier, et en même temps le chef des bandes qui terrorisent les commerçants. Ouel est son rôle dans l'histoire ?

J'ai l'impression que la famille coréenne ne cherche pas à évoluer ; alors ce double personnage représente pour moi un espoir de changement parce qu'il a pu s'arracher à son monde, à son passé. Dans les dernières images, sa figure incarne à la fois l'avenir et le passé. Bien sûr, le passé ne peut pas être effacé. On doit certes encourager les changements, mais toujours rester conscient de notre passé.

D'habitude, dans les films coréens, Séoul est représenté comme une ville ultramoderne, pleine de voitures et de gens. Dans



Il y avait quelque chose en moi à évacue

Positif 586 | Décembre 2009



Breathless est un projet destiné à m'apaiser

Breathless, on a presque l'impression d'être à la campagne. Où le film a-t-il été tourné? J'ai voulu d'abord éviter les quartiers modernes de Séoul. Pendant cinq ans, j'ai vécu dans ces nouveaux quartiers réhabilités, sur les collines. Les endroits où se passe le film sont les lieux où j'ai grandi avec mes amis. La maison que l'on voit est la mienne. J'ai dû la vendre pour produire le film. Je déteste cette tendance des réalisateurs coréens qui cherchent à dissimuler la réalité de notre pays. Cette manie de filmer pour cacher les choses. Ce n'est pas seulement le fait des réalisateurs, mais un aspect bien ancré de la culture

Pourquoi le choix si radical d'une caméra toujours si près des personnages ?

coréenne : ne jamais parler de la famille

à l'extérieur. Il y a une honte, une peur

de révéler un secret. Je crois que si l'on

veut résoudre ce problème profond dans

notre pays, il faut au contraire se dévoiler

Je visualisais déjà tout au moment de l'écriture du scénario, je n'ai donc pas eu à établir de découpage. Cette proximité de caméra illustre ma démarche, mon envie de creuser profondément, jusqu'au bout, ce problème des familles coréennes, d'aller jusqu'au fond des choses. Pendant des années, on a eu trop tendance à se détourner de ces problèmes ; j'ai alors décidé de soutenir mon regard et de le porter au plus près. Ce n'est pas vraiment un choix, c'est venu naturellement. Je connaissais bien le chef opérateur, qui a suivi des études à l'Académie du cinéma. Je n'ai pas aimé ses précédents films, mais il a lui aussi connu des problèmes familiaux, et, si je l'ai choisi, c'est pour la sincérité de son regard.

Comment s'est déterminé le choix du support?

En discutant avec le chef opérateur, nous avons décidé de le faire en HDV, puis nous avons pu le kinescoper en 35 mm grâce à une subvention du festival de Pusan; ça m'a bien plu de le voir comme ça, mais on a finalement sorti le film en numérique. Comme je n'ai pas suivi de formation cinématographique, je ne connais pas grand-chose à l'aspect technique; pour moi, le plus important, c'est de raconter des histoires et peu importe le support.

Le film terminé est-il très différent du scénario de départ ?

Pas tellement. En suivant les conseils de quelques amis, j'ai juste supprimé une vingtaine de scènes du scénario initial qui était un peu trop long, et j'en ai encore coupé une vingtaine au montage. Mais la trame n'a pas été modifiée.

Combien de temps a duré le tournage ?

Le tournage a commencé le 7 octobre et a fini le 15 évrier, donc quatre mois et demi. C'est long, mais on avançait au jour le jour, et on a eu deux ou trois pauses d'une dizaine de jours, le temps de retrouver les financements!

Cette façon sauvage de faire des films est presque anachronique dans un paysage cinématographique aujourd'hui largement institutionnalisé. Avez-vous l'impression d'être une exception dans le cinéma coréen? C'est vrai que j'ai émergé sans prévenir. Je n'étais pas célèbre comme acteur et encore moins comme réalisateur. J'ai juste jailli comme ça... (Yang Ik-june se baisse sous

la table et surgit tel un diable de sa boîte.)

D'un seul coup.



LIBRE ARBITRE (DER FREIE WILLE)

UN FILM DE Matthias Glasner

« Fascinant! » Positif

BONUS

LA NOTE D'INTENTION
LES RÉCOMPENSES
FILMOGRAPHIES
DE MATTHIAS GLASNER, JÜRGEN VOGEL & SABINE TIMOTEO

POSITIF

Obs

dvdrama.com

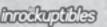


JERICHOW Yella

« Hypnotique et magistral. » Les Inrockuptibles

BONUS

BIOFILMOGRAPHIE DE CHRISTIAN PETZOLD FILMOGRAPHIE DE NINA HOSS







Vocable

DVD DISPONIBLES LE 1^{er} décembre

sur www.jour2fete.fr et dans les points de vente habituels

davantage.